

Comprendre et s'engager dans le traitement de la violence : une approche mutualisée utilisant des approches corporelles, « psychoboxe »

L'établissement que je dirige depuis septembre 2006 est une MECS habilitée justice (AE et ord 45). Nous accueillons des enfants entre 3 et 21 ans sur 3 des groupes de vie horizontaux en ce qui concerne l'internat.

Nous sommes confrontés à la violence de manière régulière, surtout sur les groupes pré-adolescents et adolescents. Dans ces moments là, l'impact de ces événements peut être lourd, tenace dans le temps et engendrer des phénomènes institutionnels particuliers. Ainsi la direction se retrouve activée par toutes sortes de voies, et souvent sur des fonctions d'écoute et de réponse.

Réponse oui, mais à quoi ?

À la violence des jeunes accueillis ? Il me semble que c'est bien l'expression bruyante de leur souffrance qui les a conduit à nous rencontrer. Les modes d'expression sont souvent le fruit de la rencontre entre une personnalité fragile et un contexte de vie en collectivité, source de frustration. La violence est une forme de communication qui peut provoquer des réactions en chaîne et auxquelles nous devons inévitablement nous confronter. Facile à dire, surtout pour un directeur diront certains. Soit, tentons d'aller plus loin.

À la violence des adultes qui subissent les attaques répétées des jeunes qu'ils ont pour mission d'aider et de protéger ? Cette approche est délicate car elle met en lumière une réalité peu parlée et parfois difficile à assumer en institution. S'aventurer sur ce terrain nécessite un climat de confiance considérable qu'il faut au préalable construire pour que les échanges soient vrais et pour que les personnels puissent s'en saisir.

David Payan

Directeur de la MECS de la Communauté Coste, Nîmes (30)

L'idée d'une formation sur les phénomènes de violence n'est pas novatrice en soi. À partir du moment où l'on admet que la violence fait partie des modes d'expression qu'utilisent les jeunes, nous devons regarder ce phénomène comme un sujet professionnel à part entière et ne pas le ranger dans la catégorie des accidents de parcours ou des échecs professionnels (même si, nous le verrons plus tard, il est intéressant de porter un regard critique sur nos attitudes dans ces moments là).

Au détour de l'évaluation interne en 2008, les phénomènes de violence sont sortis comme l'une des préoccupations majeures des personnels éducatifs au sein de l'établissement. Ainsi, je me devais de proposer une action de soutien des professionnels exposés.

“Il fallait donc du concret, de l'intelligent, du soutien sans réponse toute faite, sans recette à appliquer”

J'ai tout de suite fait appel à Richard Hellbrunn, psychanalyste, que j'avais rencontré en 2003 au centre de formation de la PJJ à Vaucresson. Son approche corporelle et son expérience directe en faisait un intervenant pertinent. En effet, je me refusais à organiser une énième formation théorique sur l'histoire de la violence, ou approche psychosociologique de la violence, ou je ne sais quoi encore. Je voulais du pratique, avec cette intuition qu'il fallait être concret pour répondre aux attentes (considérables) des personnels en la matière.

Il fallait donc du concret, de l'intelligent, du soutien sans réponse toute faite, sans recette à appliquer. Les premiers échanges avec Richard m'ont confirmé dans mon intuition. Il serait là pour soutenir, accompagner sans juger, en insistant sur la perception de chaque professionnel sur son vécu. Lors d'une rencontre à Nîmes, il m'a proposé d'ouvrir d'emblée cette formation à d'autres institutions. Je trouvais l'idée intéressante et de nature à permettre les échanges avec d'autres éducateurs d'autres institutions. Ma crainte était que les personnels pourraient avoir peur de s'exposer devant des personnes d'autres établissements. M'appuyant sur la personnalité de Richard Hellbrunn pour construire cette confiance et faire circuler la parole, je décidais d'ouvrir la formation.

Je le proposais aux directeurs des structures de protection de l'enfance et d'éducation spéciale et 5 établissements me rejoignaient. Le centre maternel, le foyer de l'enfance, la MECS du Mas Cavaillac, celle d'ANCA et enfin l'ITEP des Amariniers en octobre. Sur la base de sessions de 3 jours avec 3 personnels de chaque établissement à chaque fois.

Richard a proposé à ceux qui le souhaitent de pratiquer la psychoboxe pour appréhender leur propre relation à leur violence. Certains l'ont fait, ce qui a été un plus indéniable dans la qualité de l'apport de cette formation et aussi un signe de confiance dans les groupes inter-institutions. La mise en situation valait pour celui qui passait en face à face avec Richard mais aussi valait pour les autres « spectateurs » des séances.

Les retours ont tout de suite été positifs. Outre la qualité de l'intervenant, les échanges d'expérience ont permis de décloisonner les perceptions et de relativiser les effets de la violence. Chacun a pu se rendre compte de ce qu'il avait vécu, dans ses difficultés et aussi dans ses ressources. L'écoute a été une part importante de la formation pour que les apports de l'intervenant soient en prise avec le réel des situations.

Je me souviens encore des retours que me faisait R. Hellbrunn au sujet des formations : « *Ils sont au travail sur la question de la violence* ». Je crois que c'est là la réussite d'une formation sur la violence en institution. C'est de mettre les gens en mouvement sur cette question, refusant les certitudes et les clichés. Se questionner sur sa propre violence, inévitable, non dissimulée, la parler en évoquant le concret des situations vécues et, avec l'aide du formateur mais aussi du groupe-ressource, faire évaluer ses attitudes éducatives a été possible lors de ces journées de formation. Au départ j'attendais peut-être autre chose, un diagnostic, une expertise, etc. En échangeant avec R. Hellbrunn, je cheminais vers la nécessité de mettre cette question en travail. Il m'a expliqué que ce qui était attaqué par les actes violents était justement cette capacité à penser des professionnels. Cela a permis de mettre en réflexion les personnels autour des situations de violence dans un contexte de confiance.

Parmi les échanges, l'accent a été mis par les professionnels sur leurs attentes vis à vis des cadres de chaque institution. Le manque de soutien, des réponses pas toujours comprises, des délais de réaction mal interprétés sont remontés aux oreilles des cadres via le formateur.

Plutôt que de renvoyer la balle en touche, j'en ai parlé avec Richard ainsi qu'avec les autres cadres des établissements partenaires. L'idée de se former au débriefing s'est installée comme pour prolonger l'engagement des personnels éducatifs et lui donner une validation et un soutien actif. C'était une façon de dire que cette histoire ne concernait pas uniquement les personnels de terrain. Là aussi, l'idée était de faire circuler les mots et la pensée autour de la violence. Ne pas en faire une affaire personnelle, mais bien un espace de travail à part entière. Prolonger par une formation de cadres allait dans ce sens. Rassurer les professionnels en élargissant et organisant la contribution des autres professionnels directement ou potentiellement concernés.

Par ailleurs il s'agissait aussi de tenter, au travers de cette démarche de débriefing, d'endiguer et de prévenir les effets traumatiques des crises de violence en institution. Le fait de le reprendre institutionnellement est tout à fait pertinent à mon sens. Ce qui est proposé est bien un cadre précis avec une méthodologie qui organise le retour d'expérience et les expressions des personnels concernés. Il offre une place pour exprimer les ressentis et les relie aussitôt à la pratique, aux pratiques et le met immédiatement, dans la même séance, en relation avec nos attitudes, nos postures et nos organisations. Il évite l'isolement du professionnel

directement concerné, ouvre aux autres collègues et débouche sur une analyse et des propositions d'améliorations, limitant par là même les sentiments de morcellement et d'impuissance.

Une formation au débriefing a été montée en partenariat avec le même intervenant. Elle a aussi été mutualisée entre plusieurs équipes de cadres, les mêmes institutions que celles associées dans la formation pour les personnels éducatifs. Le magazine *Direction(s)* s'est intéressé à notre démarche et est venu nous rencontrer. Un article a été publié et cela a participé à une valorisation des pratiques et de l'image de nos institutions. Ceci n'est pas l'objectif principal mais il n'est pas à négliger. En effet, la valorisation des pratiques par un tiers est parfois mieux reçue que lorsque c'est un cadre de l'institution qui le fait.

L'objectif de R. Hellbrunn était aussi que nous ayons, en interne, un dispositif capable de prendre en compte cette violence. Ne pas laisser cette compétence à des experts qu'il faudrait convoquer en cas d'urgence. Cette remarque est particulièrement intéressante car elle autorise, de la place de l'expert qu'est R. Hellbrunn, les représentants de l'institution à occuper cette place. Il n'est pas ici question pour nous de prendre la place des cliniciens experts du suivi des victimes d'agressions, mais bien d'occuper une place dans le cadre d'un dispositif réfléchi, construit et institutionnalisé, sans oublier de passer des relais précis à des personnes extérieures à l'établissement en cas de besoin. En effet, des cliniciens extérieurs peuvent être rencontrés par les salariés en cas de difficulté importante.

Ensuite, après la formation de 15 salariés non cadres et 4 salariés cadres, des éducateurs sont venus me dire leur satisfaction d'avoir pu utiliser la psychoboxe dans les sessions de formation. J'ai alors décidé de former une équipe de psychoboxeurs pour faire des phénomènes de violence non plus un terrain dangereux mais une occasion de compétence pour les personnels et pour l'établissement. En effet, nous disposons de peu d'outils pour travailler la violence des jeunes que nous accueillons. Les impasses dans lesquelles ils nous conduisent peuvent parfois nous amener à exclure les jeunes et faire ainsi rupture dans des parcours de vie déjà bien chaotiques. Réussir à faire se rencontrer un adolescent disposé à travailler sur sa violence et un clinicien formé à ce travail est un idéal duquel nous sommes souvent revenus.

L'idée, outre de proposer un outil pour mettre au travail la violence chez les jeunes, était aussi de créer des espaces de travail partagés entre cliniciens et éducateurs. C'était une excellente occasion pour les faire travailler ensemble. J'ai fait un appel à volontaire, et 6 éducateurs sur les 2 équipes adolescents et pré-adolescents se sont inscrits ainsi que les 2 psychologues de l'établissement. Nous avons ouvert cette formation à la PJJ, faisant de l'ouverture un gage de qualité de formation. Cette formation a pris 6 journées sur une durée de plusieurs mois. Nous avons conservé des relations avec le formateur qui reste attentif à notre cheminement dans cette pratique et nous nous sommes inscrits dans une dynamique d'échanges avec d'autres praticiens de la psychoboxe dans la région.

La presse locale s'est intéressée à cette démarche et un article a été publié sur une page dans le Midi Libre. Cette exposition a été très bien reçue par les professionnels et a permis de mettre un coup d'éclairage sur les pratiques et de valoriser l'engagement des professionnels. L'article a été affiché dans de nombreux services dont les groupes d'internat.

“Pouvoir parler et se parler via un espace d'échanges sécurisé est une vraie ressource au sein d'un internat éducatif”

Parmi les axes de réflexion autour de cette démarche, un me paraît être intéressant. Il s'agit de la formation des personnels qui ont affaire avec le quotidien des jeunes en internat. En effet, nous le savons tous, le cadre de travail provoque des moments de tension et parfois de violence entre les jeunes et les adultes qui les entourent. Une des compétences des professionnels est cette capacité à faire face sans tomber dans le face à face. Savoir gérer ces moments là est un plus pour les adultes comme pour les jeunes. Se connaître sur sa

propre violence me paraît être un atout pour tout ceux qui s'engagent dans cette voie difficile. La psychoboxe comme outil de formation des personnels peut être l'occasion d'ouvrir un espace protégé dans lequel il est possible d'aborder les questions de la violence en sécurité. L'intention n'est point ici de mettre le doigt sur des faiblesses ou écarter des professionnels les plus en difficulté, mais bien de leur fournir un outil pour ouvrir la réflexion sur leur violence et partant sur les conséquences éventuelles. Sans mettre les personnes en difficulté, il s'agit de les rassurer en mettant à disposition un outil, un espace professionnel de connaissance de soi mais aussi de développement des compétences. En tant que directeur, je serai rassuré si les personnels s'engageaient sur cette voie. Ils l'ont fait en nombre sur les groupes d'hébergement collectif de la MECS. Ils sont plus sereins, plus calmes et les explosions de violence sont plus rares même si aucun chiffre ne peut être présenté ici. La question de la violence ne fait plus opposition mais fait question au bon sens du terme. Attention, la violence est toujours présente et elle continue à nous questionner et parfois à nous déstabiliser.

Un autre aspect positif de cette démarche a été de pouvoir aborder la question des aptitudes individuelles dans un contexte de travail serein. Parfois des rumeurs courent au sein des équipes d'internat sur les positionnements avec les jeunes. Tel éducateur est dit « violent », tel autre est dit « craintif », etc. Ces rumeurs peuvent avoir des effets considérables sur la cohésion d'équipe. Pouvoir parler et se parler via un espace d'échanges sécurisé est une vraie ressource au sein d'un internat éducatif.

Cette démarche a été riche pour nous. Elle a été l'occasion de rencontre et de compétence. De rencontre avec les autres établissements sur un sujet sensible, la violence. De compétence car elle nous a conduit à mettre au travail la violence au sein de notre établissement. Nous avons pu donner envie à des professionnels directement concernés d'aller observer leur propre violence via la psychoboxe.

Acceptant cette prise de risque certains se sont exposés pour comprendre et se mettre au travail. Qu'ils en soient tous remerciés ici. Cette démarche a été l'occasion de développer les compétences en permettant à certains professionnels (éducateurs et psychologues) de se former à la psychoboxe. Nous l'utilisons aujourd'hui dans les suivis de certains jeunes.

La rencontre avec d'autres établissements a permis de se confronter, de voir que l'on n'est pas seul concerné et de partager ses doutes mais aussi ses ressources. Elle a été occasion de construire ensemble la procédure de débriefing, de réunir des équipes de direction et de consolider les liens entre institutions. Elle a été l'occasion de penser ensemble pour dépasser les ruptures parfois générées par la violence en institution. Nous n'avons pas réglé la question mais nous avons évolué dans nos approches et mis en lumière nos ressources, individuelles et collectives.

Je tiens à remercier tout particulièrement l'ensemble des professionnels qui se sont engagés dans cette démarche, les responsables des institutions qui l'ont permise et Richard Hellbrunn qui, avec chaleur et bienveillance, a proposé son savoir-faire et son savoir-être avec une très grande disponibilité dans un souci de transmission et de partage remarquable. Vous trouverez à la suite un texte qui décrit dans le détail les approches de R. Hellbrunn et notamment la psychoboxe.

« Psychoboxe », Richard Hellbrunn

J'ai fondé la psychoboxe il y a un quart de siècle, en réponse aux difficultés de symbolisation que je rencontrais dans ma pratique de psychologue clinicien et de psychanalyste travaillant dans un service de prévention auprès de jeunes fréquemment sujets à des passages à l'acte violents.

Une expérience parallèle d'enseignement de la boxe française et de la canne d'arme dans un autre quartier difficile de la banlieue de Strasbourg m'avait permis de découvrir la richesse des associations d'idées de ceux qui venaient se confronter à des phases de combat et qui n'hésitaient pas à évoquer des souvenirs liés à leurs expériences antérieures. J'avais rapidement compris la nécessité - en raison du public particulier qui fréquentait ma salle - de commencer d'emblée par le combat afin de sculpter le geste technique dans le mouvement tout en restant attentif à la singularité de chaque construction de l'image du corps en relation avec des éléments de tactique. Il me fallait donc être à l'écoute des mouvements du corps de l'autre, en adaptant mes mouvements aux siens pour souligner, montrer, interroger ce qu'il mettait en jeu, dans la seule perspective de l'enseignement d'un sport de combat, soumis aux exigences normales de ce type de pratique en termes de passages de grades, de diplômes et de compétitions.

Devant la richesse et la diversité de ce qui pouvait se déployer comme mode singulier d'entrée dans une confrontation sportive, souvent associé à des paroles fortes et tout à fait inattendues dans un tel cadre, l'idée m'était alors venue de reprendre cette pratique dans le cadre de la prévention à l'adresse de ceux qui souhaitaient interroger leur rapport singulier aux situations violentes en passant par un combat libre à frappe atténuée dans le seul but clairement énoncé de rendre intelligibles les processus qui pouvaient se déployer dans ce cadre, afin de les reprendre par la parole. Cette pratique ne pouvait bien sûr s'adresser qu'à des sujets qui en faisaient la demande, généralement pour mieux comprendre leurs débordements violents. C'est à partir de ces rencontres que s'est alors constitué un mode d'écoute qui a muté, à partir de certaines demandes, vers une démarche à visée thérapeutique.

Il s'agit là d'une application psychanalytique limite en ce qu'elle fait violence au cadre instauré par Freud qui avait pris soin de restreindre la motricité par une position allongée, pour ne même plus offrir le support de son visage et de son regard au patient, afin de conduire la relation psychanalytique vers la seule médiation encore possible : la parole. Il s'agit ici, au contraire, de retrouver une parole à partir d'une saturation de gestes, d'affects et de représentations, dans une alternance de mouvements du corps et de temps de parole. Si j'ai pris la responsabilité de travailler ainsi, de face, avec des coups certes atténués, ce n'est pas par caprice ni par souci d'originalité, mais pour limiter la violence du cadre psychanalytique pour des sujets trop angoissés pour supporter ne serait-ce qu'un entretien en face à face, et dont la parole ne pouvait - à ce stade - pas rendre compte de leurs débordements pulsionnels en actes.

La psychoboxe est aujourd'hui stable dans son cadre, dans l'accompagnement et dans l'élaboration des processus qui s'y déploient et dans ses applications dans trois directions principales : la psychothérapie, la psychoboxe éducative et la formation d'adultes fréquemment confrontés à titre professionnel à des situations violentes ou difficiles.

La psychoboxe assume sa rupture totale avec la dimension sportive : pas de compétition, pas d'enseignement de techniques, seulement un questionnement du sujet sur les processus qui apparaissent au cours du travail, en association avec des souvenirs, des situations vécues, des affects...

Ce positionnement ne pouvait être sans effets sur la technique gestuelle qui se détache elle aussi de la boxe : la frappe est tellement atténuée qu'une multitude de coups légers est nécessaire pour produire un effet de débordement, là où une frappe unique et décisive aurait été effectuée dans un cadre pugilistique.

Le psychoboxeur doit être capable de ne pas combattre pour lui, comme il l'aurait fait dans une confrontation sportive, mais de mettre ses gestes au service d'un questionnement sur le regard, la distance, l'angoisse, la peur, la colère, l'évitement du regard, les états de transe ou de sidération ...

La psychoboxe est à la boxe ce que le psychodrame est au théâtre, elle est donc proche du psychodrame analytique dont elle se sépare par la réduction de son champ d'expression au combat libre, et aussi par l'absence de scénario préétabli par des échanges verbaux, l'archaïsme des processus engagés, la mise en évidence, puis le débordement des défenses, l'autorisation du toucher, avec des gants...

Elle se rapproche aussi de la danse dans la mesure où elle conduit un sujet à s'écouter dans ses mouvements corporels, dans son exploration spatiale, dans ses rythmes, et elle s'en détache par la permanence de sa rencontre avec une pression extérieure, intersubjective, qui réduit son expression en la finalisant dans un « tenir-debout », un « tenir-contre », un combat, une garde.

Les effets de la psychoboxe sont généralement assez rapides, deux à trois séances permettent d'articuler un travail précis qui mobilise une image dynamique du corps dans ce qu'elle nous dévoile de stable et de récurrent dans la distance à l'objet et dans son rapport à l'angoisse, et des affects qui trouvent à se nommer dans un cadre qui croise trois regards : celui du pratiquant, celui du psychoboxeur et celui du tiers qui soutient le cadre, qui observe, et qui peut, comme les deux protagonistes engagés dans le combat, arrêter la confrontation à n'importe quel moment. Si l'engagement ne fait l'objet d'aucune interruption, il sera stoppé au bout d'une minute et demie.

Ce travail fait rapidement apparaître l'extrême labilité de certaines postures qui avaient fini par faire corps avec le sujet. Dès les premières séances, les attitudes d'attaque et de fuite cessent d'être systématiques pour alterner avec beaucoup de fluidité. Les moments de sidération et les phases de débordement sont surmontés immédiatement après une interruption d'une vingtaine de secondes, sans qu'aucun échange verbal ne vienne orienter le pratiquant vers quelque solution que ce soit.

Il s'agit ici de donner du jeu à ce qui était figé dans des attitudes quelquefois très anciennes et répétitives, quelquefois reliées à un traumatisme, et qui avaient fini par se sédimenter dans l'imaginaire du sujet. Tel pratiquant qui s'était défendu lors d'une bagarre à l'école, et qui avait expédié son adversaire à l'hôpital après une mauvaise chute, était persuadé qu'il ne pouvait rien contrôler de sa force, et évitait depuis l'enfance le moindre conflit. Il a été surpris de découvrir qu'il pouvait attaquer et se défendre dans un cadre sécurisé, sans être immédiatement propulsé dans une dangerosité extrême. Tel autre qui se jugeait lâche pour avoir été un jour dans un état de sidération dans une situation dangereuse qui s'était malgré tout bien terminée, a découvert combien il lui était facile d'explorer d'autres moyens de défense sans plus chercher à s'identifier à ce seul moment pris comme un effet de vérité.

Il faudrait faire ici une parenthèse anthropologique pour souligner combien le sujet de la démocratie « immunitaire » occidentale, selon l'expression du philosophe Alain Brossat¹, qui cherche avant tout à

1. Alain Brossat : *La démocratie immunitaire*, La dispute, 2003.

ne plus être touché, est encore pris dans des représentations anciennes du courage, qui enfermaient les pratiques corporelles des guerriers dans un tissu serré d'obligations dont le non-respect les faisait irrémédiablement déchoir.

Ce premier travail de rencontre qui fait une large place à la dimension corporelle fait place, dans un second temps, à des échanges de parole à partir de ce que chaque protagoniste peut dire, de sa place, à propos de ce qui s'est ainsi mis en scène. Nous rejoignons ici une dimension bien connue des psychodramatistes.

Le premier niveau d'efficience de cette pratique ne tient pas d'emblée à la dynamique des processus spécifiques qui sont appelés à s'y déployer, mais procède de l'effet de l'émergence de son cadre, en ce qu'il constitue une adresse d'un travail possible sur les problématiques de violence.

Nous rejoignons ici une dimension institutionnelle qu'il faut au moins mentionner faute de pouvoir la développer. Elle s'illustre de cet exemple : un jeune homme, fréquemment exclu des différents foyers où il avait été placé, m'avait été adressé par la directrice du dernier en date, vécu par elle et par lui comme étant celui de la « dernière chance ». Comme il ne pouvait toujours pas y contrôler la violence de ses actes malgré une inlassable répétition de « rappels de la loi » conjuratoires, la directrice me demanda si j'assurais aussi un hébergement. Je lui ai répondu que j'acceptais de le rencontrer pour discuter d'une éventuelle indication à la pratique de la psychoboxe en réponse à une éventuelle demande de sa part, qui serait nécessairement à différencier de la question pressante pour elle de trouver un nouveau lieu où le placer. Elle trouve alors une nouvelle solution et l'accompagne pour un premier entretien dans un long voyage en train. Ce qu'il a pu lui dire pendant le voyage suffisait à articuler la question des coups d'abord reçus, puis donnés, qui venaient orchestrer ses déplacements en fonction de l'angoisse qu'il vivait. Le combat de psychoboxe en tant que tel était inutile, mais la représentation d'un cadre qui rend possible un travail à partir de la violence, permet aux professionnels comme aux jeunes concernés de parler de ces questions sans les réduire à l'urgence d'une impossible éradication.

Le deuxième niveau d'efficience de la psychoboxe est à repérer dans la dimension corporelle, qui permet de déplacer le questionnement d'un « pourquoi ? » en quête de causes ou de justifications, vers un « comment ? » qui ouvre à une parole plus riche et plus vraie. Le fait de passer d'abord par le combat dégage un espace d'écoute qui va au-delà de ce que le sujet est capable de formuler verbalement. Il n'est donc plus confronté d'emblée aux échecs répétés d'une parole trop souvent piégée d'avance par des attentes qui s'énoncent en termes de normes de comportement. La rencontre précède ici la nécessité de définir son rapport à la violence par la parole. Elle s'ouvre sur des processus et non sur les effets stigmatisants d'un diagnostic. Le sujet n'est pas seul en cause, puisque chaque protagoniste s'engage dans la parole à partir de ce qu'il a vécu ou observé.

Nous pouvons explorer alors des mouvements archaïques d'excorporation, ou des phases d'envahissement et de débordement accompagnant des affects difficiles à supporter, qui sont repris et reliés par la parole, mais après avoir été préalablement contenus dans un cadre sécurisant ouvert à une intersubjectivité des échanges corporels, et déjà transformés par la dynamique d'une gestuelle qui échappe à la conscience sans être pour autant livrée aux dangers pulsionnels.

Nous retrouvons enfin un troisième niveau d'élaboration proche du psychodrame analytique qu'il est inutile de développer ici.

Les principales indications de cette pratique restent du côté de ceux qui ont fréquemment recours à des actes violents, à des accidents, à des parcours tumultueux qui les confrontent à des alternances d'exclusions et d'enfermements. Plusieurs meurtriers ont ainsi pu retrouver des séquences entières de leurs actes passés dont ils n'avaient plus aucun souvenir au moment du procès.

Nous travaillons aussi avec des victimes d'agressions, mais cette indication est à poser avec beaucoup de prudence. Nous utilisons rarement la psychoboxe dans le post immédiat. Nous l'avons fait, plus tard, pour des personnes ayant vécu des situations graves et qui commençaient elles-mêmes à basculer dans des actes violents, par exemple après des viols, ou pour des personnes incapables de sortir de chez elles après des vols à main armée, des prises d'otage, ou des blessures, souvent reçues dans le dos et par surprise, sans que le regard n'ait pu les avertir, ni garder une trace suffisante du côté de la représentation.

Lors des entretiens préalables, il est important de repérer des contre-indications, notamment du côté de la psychose, en raison du risque de morcellement de l'image du corps induit par cette pratique. D'autres approches seraient à cet égard plus contenantes : un professeur de Judo utilise ainsi sa pratique dans un cadre proche de la psychoboxe à laquelle il est également formé.

La psychoboxe éducative est utilisée dans le cadre de nombreux projets individuels et collectifs pour des jeunes qui acceptent de travailler sur leur rapport à l'acte en amont d'un travail thérapeutique. Elle est effectuée par des éducateurs formés pour aller au-delà de la dimension d'une boxe éducative, en ce qu'elle vise un échange individuel et collectif de parole, mais sans pour autant interroger une dimension trop intime ouverte à des interprétations.

En formation d'adultes, la pratique individuelle se complique d'une dimension groupale, qui permet d'articuler les différences subjectives au lieu de les vivre comme un morcellement, comme c'est trop souvent le cas dans des équipes en rupture de cohésion.

Ce bref article ne fait bien sûr que survoler le sujet !

Il est par ailleurs impossible de donner de la psychoboxe une représentation satisfaisante en dehors de sa pratique, quels que soient les développements portés par la parole ou l'écriture.

Principales publications traitant de la psychoboxe

- Richard HELLBRUNN : Pathologie de la violence, Érès 1982.
- Richard HELLBRUNN : Intégrer la violence, Collectif en codirection avec Jacques Pain, Matrice 1986.
- Richard HELLBRUNN : A Poings Nommés. La violence à bras le corps, Érès 2003.
- Film : La voix des coups, Documentaire, Olivier Lasso, Ampersand.
- Film : Psychoboxe, Francine Thailard, Auliac Pictures.